



**Gallmeister**







NOIRE





# ENFANTS DE POUSSIÈRE



Craig Johnson

ENFANTS  
DE POUSSIÈRE

Roman

Traduit de l'américain  
par Sophie Aslanides



Gallmeister



Titre original:  
*Another Man's Moccasins*

Copyright © 2008 by Craig Johnson  
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2012  
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-052-7  
ISSN 1952-2428



À Bill Bower et à tous ces fous furieux qui ont décollé de l'USS *Hornet* pour s'envoler dans les cieux gris et froids en ce matin du 18 avril 1942 – à tous ceux qui ont effectué un salut avant et après.



Grand Esprit, garde-moi de critiquer mon voisin  
tant que je n'ai pas marché une heure durant dans ses mocassins.

VIEILLE PRIÈRE INDIENNE

Afin de rester fidèle au texte original, la traductrice a choisi de conserver les noms des personnages indiens. L'auteur ayant parfois fondé des jeux de mots sur ces noms, il paraît cependant utile d'en fournir au lecteur une traduction approximative. Dans l'ordre d'apparition dans le texte :

Henry Standing Bear : Henry Ours Debout  
Kicked-in-the-Belly : Coup de Pied dans le Ventre  
Bad War Honors : Déshonneurs Guerriers  
Young White Buffalo : Jeune Bison Blanc  
Crazy Dogs : Chiens Fous  
Crooked Staff : Bâtons Nouveux  
Virgil White Buffalo : Virgil Bison Blanc  
Dull Knife : Couteau Émoussé  
Lonnie Little Bird : Lonnie Petit Oiseau

— **E**NCORE DEUX.  
Cady me regarda sans rien dire.

C'était la même phrase depuis une semaine. Nous avions atteint un plateau, et elle était satisfaite des progrès qu'elle avait accomplis. Pas moi. Le kinésithérapeute de l'hôpital de l'université de Pennsylvanie, à Philadelphie, m'avait prévenu que cela pouvait arriver. La raison n'était pas que ma fille était faible ou paresseuse; c'était bien pire que cela, elle s'ennuyait.

— Encore deux...

— J'ai entendu... (Elle tira sur son short, évitant soigneusement mon regard.) Ta voix porte loin.

Je calai un coude sur mon genou, le menton sur mon poing, pris mes aises sur le banc de musculation et jetai un coup d'œil autour de nous. Personne d'autre. Sauf un gamin vêtu d'un T-shirt avec le logo du Durant Quarterback Club qui essayait de donner du relief à ses soixante-cinq kilos sur une des machines Universal. Je ne voyais pas bien pourquoi il était monté ici – il n'y avait aucun écran de télé, et le matériel n'était pas aussi sophistiqué que celui de la salle principale, en bas. Je comprenais le fonctionnement de toutes les machines à cet étage – aucune d'entre elles n'était électrique –, mais sa présence m'intriguait. Peut-être était-il là à cause de Cady.

— Encore deux.

— Va te faire voir.

Le gamin rit sous cape et je me tournai vers lui. Je revins à ma fille. C'était une bonne chose; parfois, la colère lui faisait terminer la séance, même si cela me coûtait le plaisir de la

conversation pendant toute la soirée qui suivait. Mais ce soir, peu importait, car elle sortait dîner, puis elle devait rentrer pour un important rendez-vous téléphonique. Moi, je n'avais rien de prévu. J'avais tout le temps du monde.

Elle avait coupé court ses cheveux auburn pour rendre plus discret l'endroit où ils avaient effectué l'incision en U qui avait permis à son cerveau traumatisé de survivre. Seule une petite cicatrice était visible à la racine des cheveux. Elle était belle, et le plus casse-pieds là-dedans, c'était qu'elle le savait.

Cela lui permettait d'obtenir à peu près tout ce qu'elle voulait. La beauté, c'était le télépéage de la vie. Moi, j'avais la chance de pouvoir emprunter la bande d'arrêt d'urgence.

— Encore deux.

Elle attrapa sa bouteille d'eau, la pressa pour en faire sortir une gorgée et posa son regard froid sur moi. Nous restâmes là, à nous fixer, tous les deux vêtus de gris. Elle tendit la main et attrapa l'encolure de mon T-shirt du bout de son index pour la tirer sur le côté. Son ongle suivit le contour de ma clavicule.

— Et celle-ci ?

Ce n'était pas parce qu'elle était belle qu'elle n'était pas intelligente. La diversion était une autre de ses tactiques favorites. J'avais assez de cicatrices pour distraire la première division de marines au grand complet. Elle connaissait l'existence de celle-ci et l'avait vue de multiples fois. Sa question était symptomatique de la perte de mémoire dont avait parlé le Dr Rissman.

Elle continua à tapoter mon épaule du bout de son doigt.

— Et celle-ci ?

— Encore deux.

— Et celle-ci ?

Cady ne renonçait jamais.

C'était un truc de famille et, dans notre minuscule famille, les histoires se bâtissai et sur des choix créatifs, des négociations mêlant l'esthétique de la révélation et la dynamique de l'émotion, alors je lui répondis.

— Têt.

Elle posa sa bouteille d'eau sur le sol recouvert d'un tapis en caoutchouc.

— Quand ?

— Avant ta naissance.

Elle baissa la tête et me regarda, les paupières mi-closes, une fossette creusée en un demi-sourire.

— Il s'est passé des choses avant ma naissance ?

— Ben, en fait, rien de très important.

Elle prit une grande inspiration, saisit les bords du banc et concentra tous ses efforts pour lever la barre chargée à quinze kilos avec ses jambes. Lentement, les poids montèrent jusqu'à la limite horizontale, puis ils redescendirent tout aussi lentement. Au bout d'un moment, elle retrouva sa respiration :

— Tu étais enquêteur dans les marines, c'est ça ?

Je hochai la tête.

— Ouaip.

— Pourquoi les marines ?

— C'était le Vietnam et j'allais être enrôlé de toute façon.

C'était par choix.

J'étais constamment soufflé de constater ce que son cerveau lésé choisissait de se rappeler.

— C'était comment, le Vietnam ?

— Troublant, mais ça m'a donné l'occasion de rencontrer Martha Raye, l'actrice.

Elle ne se contenta pas de ma réponse, elle continua à observer ma cicatrice.

— Tu n'as pas de tatouages.

— Non.

Je soupirai, juste pour lui signaler que sa tactique ne fonctionnait pas.

— Moi, j'ai un tatouage.

— Tu en as deux.

Je me raclai la gorge, histoire de signifier que la conversation était terminée. Elle remonta la courte manche de son T-shirt Philadelphia City Sports pour découvrir le dessin décoloré de

la tortue cheyenne qui était sur son épaule. Elle ne se souvenait probablement plus qu'elle avait tenté de se le faire enlever; c'était une idée de l'ex-petit ami, bien avant l'accident.

— L'autre est sur ta fesse, mais on n'a pas besoin de le chercher maintenant, tout de suite.

Le gamin rit sous cape à nouveau. Je me tournai et le regardai fixement, avec un peu plus d'insistance, cette fois-ci.

— L'Ours était au Vietnam avec toi, n'est-ce pas ?

Lorsque je la regardai, je la vis sourire. Toutes les femmes de ma vie souriaient lorsqu'elles parlaient de Henry Standing Bear. C'était un peu agaçant, mais Henry était mon meilleur ami, mon ami de toujours, alors je l'acceptais. Il possédait le Red Pony, un bar à la lisière de la réserve des Cheyennes du Nord, à moins de deux kilomètres de ma maison, et c'était lui qui emmenait Cady dîner. Ma fille et lui étaient très complices. Ils étaient complices en gros depuis qu'elle était née.

— Henry avait été enrôlé, dans le groupe d'opérations spéciales; nous ne servions pas ensemble.

— Il était comment, en ce temps-là ?

Je réfléchis un instant.

— Il s'est adouci, un peu.

C'était effrayant, comme idée.

— Encore deux ?

Ses yeux gris lancèrent des éclairs.

— Encore un.

Je souris.

— Encore un.

Les fines mains de Cady saisirent à nouveau les côtés du banc, et je contemplai les jambes tendues qui se levaient à nouveau, puis redescendaient les quinze kilos. J'attendis un moment avant d'avancer d'un pas lourd pour déposer un baiser sur la cicatrice en forme de fer à cheval et l'aider à se mettre debout. Elle se rétablissait de manière fantastique, essentiellement grâce à sa condition physique exceptionnelle et à son jeune âge, mais les séances lui coûtaient beaucoup et elle était généralement un peu mal assurée lorsque nous finissions.

Je la tins par la main, ramassai la bouteille d'eau et essayai de ne pas m'attarder sur le fait que ma fille était, il y a encore deux mois, une avocate brillante et prometteuse à Philly, et que maintenant, elle était dans le Wyoming et tentait de se souvenir qu'elle avait des tatouages et de réapprendre à marcher sans aide.

Nous avançâmes vers l'escalier pour nous rendre aux douches, au rez-de-chaussée. Lorsque nous passâmes à côté du gamin installé à sa machine, il regarda Cady d'un air admiratif, puis se tourna vers moi :

— Hé, shérif?

Je m'arrêtai un instant et tins le bras de Cady tout contre le mien.

— Ouaip?

— J.P. a dit qu'un jour vous avez monté six plaques en développé-couché.

Je ne le quittai pas des yeux.

— Quoi?

Il tendit un bras vers les plaques de fonte posées sur le râtelier contre le mur.

— Jerry Pilch. Le coach de foot. Il a dit que pendant votre dernière année, avant de partir pour USC, vous avez soulevé six plaques en développé-couché. (Il me regardait avec de grands yeux.) Ça fait plus de cent cinquante kilos.

— Ouais, bon... dis-je en lui faisant un clin d'œil. Jerry a toujours eu tendance à exagérer un peu.

— Je me disais aussi.

J'adressai un dernier hochement de tête au gamin et aidai Cady à descendre les marches. C'était huit plaques, en fait, mais cela faisait un bon bout de temps.

Ma douche était moins compliquée à prendre que celle de Cady, alors j'étais généralement sorti avant elle et j'attendais sur le banc à côté du pont sur Clear Creek. Je posai mon chapeau d'été en fibre de palme sur ma tête, glissai mes Ray-Ban vieilles de dix ans sur mon nez et remontai la bandoulière

du sac de sport sur mon épaule pour qu'elle ne m'enfoncé pas l'étoile de shérif dans la poitrine. J'ouvris la porte en verre et fus accueilli par l'éclat glorieux d'une fin d'après-midi d'été dans les Hautes Plaines. C'était la saison des vacances, on approchait du week-end du rodéo et les rues grouillaient de gens venus d'ailleurs.

Je pris à gauche et avançai vers le pont et le banc. Je m'assis à côté du grand homme à la queue-de-cheval et posai le sac de sport entre nous.

— Comment se fait-il que je n'aie pas été invité à dîner ?

La Nation Cheyenne garda la tête en arrière, les yeux fermés, le visage offert aux derniers rayons du chaud soleil de l'après-midi.

— Nous en avons déjà parlé.

— On est samedi, et je n'ai rien de prévu.

— Tu vas trouver quelque chose.

Il prit une grande inspiration, le seul signe qui montrait qu'il n'était pas de bois, et qu'il n'avait rien d'un présentoir à cigares.

— Où est Vic ?

— Requalification des armes à feu à Douglas.

— Bon sang.

Je pensai à mon effrayante adjointe originaire de Philadelphie, au fait qu'elle pouvait tirer, boire et jurer davantage que tous les flics que je connaissais, et au fait qu'elle représentait en ce moment même notre comté à l'Académie de police du Wyoming.

— Ouaip, c'est pas le bon week-end pour se rendre à Douglas.

Il hocha la tête, presque imperceptiblement.

— Comment ça va, de ce côté-là ?

Il me fallut un moment pour comprendre ce qu'il pouvait bien entendre par "de ce côté-là".

— Je ne sais pas très bien.

Il leva une paupière et m'observa d'un regard myope.

— On dirait que nous avons du mal à être synchrones.

La paupière se referma, et nous restâmes là, muets, tandis qu'un ange passait.

— Où allez-vous dîner ?

— Je ne te le dirai pas.

— Allez...

Son visage resta impassible.

— Nous en avons déjà parlé.

Effectivement, c'était vrai. L'Ours avait exprimé l'opinion que, pour notre santé mentale à tous les deux, il vaudrait peut-être mieux que Cady et moi ne passions pas toutes nos heures de veille en compagnie l'un de l'autre. C'était difficile, mais j'allais devoir la laisser quitter mon champ de vision à un moment donné.

— Ici, ou à Sheridan ?

— Je ne te le dirai pas.

Je fus surpris par le flash d'un appareil photo et me tournai à temps pour voir une femme venue d'ailleurs sourire et continuer à marcher sur le trottoir en direction du Busy Bee Café, où j'irais probablement manger, seul. Je me retournai vers le profil saisissant de Henry Standing Bear.

— Tu devrais t'asseoir à côté de moi plus souvent ; je suis photogénique.

— Ils prenaient plus de photos avant que tu n'arrives.

J'ignorai sa remarque.

— Elle est allergique aux prunes.

— Oui.

— Je ne suis pas certain qu'elle s'en souvienne.

— Moi si.

— Pas d'alcool.

— Oui.

Je repensai à ce conseil et décidai de tout avouer.

— Je l'ai laissée boire un verre de vin le week-end dernier.

— Je sais.

Je me tournai et le regardai.

— Elle t'a dit ?

— Oui.

Complices. J'avais l'intuition jalouse que l'Ours était plus performant pour nous ramener Cady que je ne l'étais.

Je tendis les jambes et croisai les chevilles; mes bottes manquaient toujours cruellement d'attention. J'ajustai mon ceinturon de manière que le chien de mon .45 ne me perfora pas le flanc.

— Ça tient toujours le truc du Rotary, vendredi?

— Oui.

Le Rotary sponsorisait un débat entre le procureur Kyle Straub et moi; nous étions les deux candidats au poste de shérif du comté d'Absaroka. Après cinq mandats et vingt-quatre années de service, j'étais généralement assez bon dans les débats, mais j'avais le sentiment qu'un peu de soutien purement local pourrait être le bienvenu et j'avais demandé à Henry de venir.

— Prends-le comme un service rendu à la communauté. La plupart des membres du Rotary Club n'ont jamais rencontré d'Amérindien.

Cela lui fit ouvrir l'œil à nouveau, et il se tourna vers moi.

— Voudrais-tu que je mette une plume?

— Non, je me contenterai de te présenter comme un Peau-Rouge.

Cady posa une main sur mon épaule et se pencha pour que la Nation Cheyenne dépose un baiser sur sa joue. Elle portait un jean, un débardeur et, par-dessus, pour mon plus grand plaisir, la veste en cuir avec des franges et des coquillages que je lui avais achetée des années auparavant. Il pouvait faire un peu frais les soirs de juillet sur les contreforts des Bighorn Mountains.

Elle rabattit le chapeau sur ma tête et posa son sac de sport par-dessus le mien. Elle se tourna vers Henry.

— Prêt?

Il ouvrit son deuxième œil.

— Prêt.

Il se leva sans le moindre effort, et je me dis que si je glissais ma question rapidement, j'obtiendrais peut-être une réponse.

— Vous allez où?

Elle sourit tandis que l'Ours contournait le banc pour la prendre par le coude.

— Je n'ai pas le droit de te le dire.

L'objet de la convoitise amoureuse de Cady, le plus jeune frère de Vic, était censé arriver en avion de Philadelphie mardi pour des vacances au Far West. Je n'avais toujours pas obtenu de réponse claire à la question de savoir où et chez qui il allait séjourner.

— N'oublie pas que Michael va appeler.

Elle hocha la tête tandis qu'ils passaient devant moi, puis elle marqua une pause pour soulever mon chapeau et déposer un baiser au sommet de ma tête.

— Je sais quand il va appeler, Papa. Je serai rentrée bien avant.

Et elle rabattit mon chapeau, très fort, très bas.

Je le remis en place et les suivis des yeux alors qu'ils traversaient la rue. Henry aida Cady à monter dans Lola, son cabriolet Thunderbird bleu ciel de 1959. Les dégâts que j'avais causés à la voiture de collection étaient totalement invisibles grâce aux talents des carrossiers de South Philly. Je regardai le soleil du Wyoming caresser les ailes de la belle Ford. J'espérai un instant qu'ils ne parviendraient pas à partir lorsque j'entendis le starter qui continuait à grincer, mais le vieux moteur Y-block démarra et un petit panache de carbone se déroula au-dessus de l'asphalte. L'Ours enclencha une vitesse et ils disparurent.

Comme toujours, j'avais les sacs de sport et il avait la fille.

Je réfléchis à mes options. Le burrito emballé dans du plastique de chez Kum-and-Go, les poivrons farcis de la maison de retraite de Durant, une tourte de la kitchenette de la prison, ou le Busy Bee Café. Je ramassai ma collection de sacs et hâtai le pas sur le pont qui enjambait Clear Creek, avant que Dorothy Caldwell ne change d'avis et ne retourne la pancarte écrite à la main accrochée à sa porte.

— Pas le menu habituel ?

— Non.

Elle me servit un thé glacé et me regarda, le poing sur la hanche.

— Tu ne l'as pas aimé, la dernière fois ?  
Je tentai de me rappeler, mais renonçai.  
— Je ne me souviens pas de ce que c'était, la dernière fois.  
— L'état de Cady serait-il contagieux ?  
J'ignorai son commentaire et entrepris de choisir mon plat.  
— Je suis d'humeur expérimentale. Est-ce que tu proposes toujours ton menu Cuisines du monde le week-end ?

C'était une tentative de sa part pour élargir les horizons culinaires des habitants de notre petit coin des Hautes Plaines.

— Oui.  
— Et nous sommes dans quelle région du monde ?  
— Au Vietnam.

Il ne me fallut pas longtemps pour répondre.

— Je passe.  
— C'est vraiment bon.  
Je croisai les doigts et posai mes coudes sur le comptoir.

— Qu'est-ce que c'est ?  
— Poulet à la citronnelle.

Elle ne me quittait pas des yeux.

— Le plat de Henry ?  
— C'est lui qui m'a donné la recette, en tout cas.

Sous l'effet de son regard appuyé, je cédaï.

— D'accord.

Elle commença à s'affairer à la préparation de mon dîner, et je sirotai mon thé. Je jetai un coup d'œil vers les cinq autres clients qui se trouvaient dans l'accueillant café, mais je ne reconnus personne. Regarder Cady faire ses exercices avait dû me donner soif ; un tiers du verre descendit en deux gorgées. Je le reposai sur le formica et Dorothy le remplit immédiatement.

— Tu n'en parles pas beaucoup.

— De quoi ?

— De la guerre.

Je hochai la tête tandis qu'elle posait le pichet en plastique de couleur ambrée sur le comptoir à côté de moi. Je tournai le verre sur la marque circulaire que la condensation avait laissée.

— C'est drôle, mais le sujet a été abordé cet après-midi, un peu plus tôt.

Je vis ses yeux derrière la frange de cheveux gris.

— Cady m'a interrogé sur la cicatrice que j'avais sur la clavicule, celle du Têt.

Elle hocha imperceptiblement la tête.

— Elle l'a sûrement déjà vue auparavant?

— Ouaip.

Dorothy prit une grande inspiration.

— Ça va aller, elle progresse chaque jour un peu plus. (Elle tendit la main et serra mon épaule juste à l'endroit de ladite cicatrice.) Mais, fais attention...

Elle paraissait soucieuse. Je levai les yeux.

— Pourquoi?

— Les réminiscences de ce genre vont souvent par trois.

Je la regardai saisir le pichet de thé glacé et aller resservir certains des autres clients. Je pensai au Vietnam, à l'odeur, à la chaleur et aux morts.

### Tan Son Nhut, Vietnam: 1967

J'étais arrivé par le même vol qu'eux.

Un SP 4 à bord de l'hélico m'avait demandé où j'allais et m'avait regardé réprimer ma nausée devant les morts qui étaient entassés dans la cabine du Huey. Je n'étais pas malade à cause des corps. J'en avais déjà vu beaucoup dans ma vie. Je n'aimais pas les hélicos. Les hommes s'étaient trouvés dans un hélicoptère pilonné alors qu'il était dérouté vers une zone à l'extérieur du périmètre de défense – couvert par la base d'appui-feu située dans la ZDM pour protéger Khe Sanh. On les avait enroulés dans des ponchos en plastique parce que l'armée avait épuisé son stock de sacs mortuaires. Elle avait aussi épuisé son stock de nourriture, de munitions et de médicaments – les morts étaient l'une des rares choses qui semblaient toujours se trouver en abondance. Le jeune infirmier militaire me sourit; ses lèvres fines s'étirèrent comme celles d'un mort vivant et il me dit de ne pas

m'inquiéter. Que si j'étais blessé, ils pourraient m'amener dans un hôpital à l'abri en vingt minutes. Si mon état était critique, ils m'évacueraient à Yokosuka, au Japon, en douze heures. Il avait désigné d'un geste les corps emballés derrière lui. Et si je me retrouvais dans le même état qu'eux, ils auraient tout le temps.

Quelques heures plus tard, je contemplais l'intérieur vert grisâtre de la hutte Quonset tandis qu'un officier des services de renseignements de l'Air Force me regardait en louchant à travers ses épaisses lunettes et les gouttes de sueur. Il paraissait scruter ma casquette, alors je l'ôtai d'un geste rapide et me remis au garde-à-vous. Je suis, moi aussi. Nous étions là pour gagner les cœurs et les esprits mais, pour l'essentiel, nous passions notre temps à transpirer. Depuis mon arrivée au Vietnam, près de six mois auparavant, je luttais contre l'impression que j'étais en train de fondre.

Il me fit attendre un temps parfaitement compté et me fit savoir que, selon le protocole militaire, j'avais commis une faute avec mon couvre-chef, et que le commandant n'était pas content.

— Et qu'est-ce que je suis censé faire de vous, moi ?

L'essentiel de l'humidité qui imprégnait mon corps ruisselait entre mes omoplates et trempait la ceinture de mon treillis.

— Je n'en suis pas certain, monsieur.

— Et qu'est-ce qu'un MOS 0111 ?

— Police des marines, monsieur. Enquêteur.

Sans cesser de hocher la tête, il poursuivit :

— Ouais. J'ai reçu la directive du commandement des marines. Vos papiers ont transité par le prévôt à Chu Lai ; j' imagine donc que le quartier général du bataillon a décidé que, maintenant, vous étiez *mon* problème.

Il leva les yeux vers moi. Il avait ce regard, ce regard que j'avais vu mille fois depuis le peu de temps que j'étais sous les drapeaux. Il était vieux, les années s'étaient installées sournoisement à un endroit qui resterait gravé dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie. L'événement le tenaillait, la guerre était sa religion et sa jeunesse s'était éteinte en même temps que ses yeux.

— Inspecteur des marines ?

Je restai silencieux et fixai la paroi rouillée tout en essayant de ne pas me focaliser sur la photo de DeDe Lind, la Miss août 1967 de *Playboy*, qui y était accrochée.

Nous étions en décembre.

Le major baissa la tête vers mes documents d'affectation, les froissa dans un geste incrédule.

— Inspecteur ? Bon sang, je ne savais même pas que vous, les crânes d'œuf, vous saviez lire.

Il retourna une feuille et je me dis que les vrais ennuis allaient commencer. Ses yeux vinrent lentement se poser sur moi.

— Diplômé de littérature ?

— De foot, monsieur.

J'avais appris que, dans les forces armées, il valait mieux minimiser les études universitaires, et le football fournissait toujours une diversion rapide et efficace.

Il cligna des yeux derrière ses lunettes et fronça les sourcils, paraissant soudain intéressé. Peut-être n'étais-je pas le parfait parasite qu'il avait imaginé d'emblée.

— Quelle position ?

— Offensive tackle, monsieur.

— Première ligne ? Remarquable. J'ai un peu joué pendant mes années de lycée.

Probablement avec un casque en cuir, me dis-je.

— Ah oui, monsieur ?

— Halfback.

— Oui, monsieur.

Remplaçant, sans aucun doute.

Il continua à étudier mon dossier.

— Je n'ai pas beaucoup joué.

Je ne savais pas quoi répondre à cela, alors je me contentai de rester muet, la bouche fermée, une autre méthode dont j'avais appris l'efficacité dans les interactions avec la hiérarchie militaire.

— Bon, quelqu'un a une dette envers quelqu'un d'autre et c'est la raison pour laquelle vous êtes ici.

Il recula sur sa chaise métallique verte, qui était presque de la même couleur que les parois vert-de-gris, et finit par se rappeler que j'étais toujours au garde-à-vous.

— Repos.

Il lâcha mon dossier et concentra son attention sur moi tandis que je faisais un quart de pas sur le côté et plaçais mes mains dans mon dos. Je tenais toujours ma casquette dans une de mes mains.

— Nous avons un petit problème de trafic de drogue sur la base, mais rien de très important. Nous avons déjà de très bons éléments qui travaillent sur l'affaire. Ce n'est qu'une hypothèse, mais j'ai comme l'impression que le prévôt veut que ses MOS 0111 se fassent les dents.

Il ne me quitta pas des yeux, et je devinai qu'il voulait une réponse.

— Oui, monsieur.

— La raison pour laquelle les marines et leur vilaine organisation ne se contentent pas de mettre de l'ordre dans leurs propres casernes, qui en auraient bien besoin, reste pour moi un mystère, mais vous êtes là et nous allons devoir faire avec. (Il baissa à nouveau les yeux sur les papiers posés sur son bureau.) Vous débarquez, et il ne faudra pas longtemps à tout le monde pour comprendre pourquoi vous êtes ici. Alors, le mieux que vous puissiez faire, c'est de la fermer et de faire ce qu'on vous dit. Compris?

— Oui, monsieur.

— Tout le travail que vous avez effectué dans le passé s'est fait sous la supervision d'enquêteurs de la Navy. Mais maintenant, vous allez travailler avec le personnel de sécurité de l'Air Force et un détaché du renseignement, que vous trouverez, j'en suis certain, infiniment plus compétents que les nuques de cuir.

— Oui, monsieur.

— Je vais vous mettre avec Mendoza, qui est notre membre des forces de sécurité, et Baranski, de la division centrale du renseignement. Ils travaillent sur l'affaire depuis environ cinq semaines, et vous apporterez le muscle.

— Oui, monsieur.

S'il laissait échapper un rot, j'y répondrais par un autre Oui-monsieur.

— Ils sont premiers lieutenants et vous obéirez à tous les ordres qu'ils vous donneront. Compris?

— Oui, monsieur.

— Ils sont de la promotion 66, si vous voyez ce que je veux dire. (Il rangea les papiers dans mon dossier et me le tendit.) Autrement dit, ça nous fait un seul vrai gradé, pour finir. Quel grand espoir pour l'effort de guerre.

— Oui, monsieur.

— Rompez.

Lorsque je me présentai au bureau d'accueil et que je tendis mon dossier au novice, je vis deux premiers lieutenants appuyés contre le chambranle de la porte. L'un était petit et brun ; l'autre était grand, avec un air de bon vivant, et il portait une moustache à la Errol Flynn. Le grand avait les cheveux blonds, les yeux bleu Air Force, et il portait un treillis. Il tendit la main et je la serrai, percevant nettement l'assurance désinvolte et prétentieuse d'un homme très content de lui.

— C'est toi, notre nouvelle mascotte, le marine ?

— Ouaip.

Il alluma une Camel et tourna la tête pour regarder son compagnon, qui tendit la main à son tour. Je la serrai aussi. Il parla avec un fort accent du Texas.

— Mendoza. Lui, c'est Baranski.

J'avais déjà lu leur nom inscrit au-dessus de leur poche droite, tout comme j'étais certain qu'ils avaient lu le mien, mais le protocole était maintenant différent. Je remis ma casquette sur ma tête.

— Longmire.

— Shérif Longmire ?

Je me tournai et levai les yeux vers Rosey Wayman, une des rares femmes appartenant à la police de l'autoroute du Wyoming. Elle avait été transférée du détachement d'Elk Mountain environ six mois auparavant, et son arrivée avait fait pas mal de remous ici, dans les Bighorns.

— Tiens, voilà le plus joli agent de la patrouille de l'I-25.

Son large sourire dévoila des dents d'une blancheur parfaite et ses yeux bleus se mirent à pétiller.

Peut-être que ma soirée ne s'annonçait pas si mal, après tout. Je me demandai quand Vic allait rentrer.

— Je suis désolée de te déranger, Walt, mais nous venons d'avoir un appel, et Ruby a dit que je te trouverais ici.

— De quoi s'agit-il ?

— Des ranchers ont trouvé un corps sur Lone Bear Road, près de la 249.

Peut-être que ma soirée ne s'annonçait pas si bien, après tout. C'était près de Powder Junction. On était en juillet, et il ne fallait pas être bien malin pour deviner ce que les gens du coin faisaient sur cette portion reculée de l'infrastructure routière du comté.

— Faucheuses ou botteleuses ?

— Botteleuses. Normalement, ils ont fauché la semaine dernière.

Durant l'été, il n'était pas un mètre carré d'herbe qui échappait à la tonte dans le Wyoming. Le ministère des Transports sous-traitait généralement la tonte de l'herbe le long de ses autoroutes aux ranchers qui offraient le prix le plus bas, ce qui faisait de l'herbe nationale une denrée privée, communément appelée le foin des canettes.

Je tendis un pouce en direction de la patrouilleuse blonde au moment où Dorothy revenait avec le plat de poulet à la citronnelle.

— Est-ce que tu peux me l'emballer ?

Quel que soit le secteur de la police dans lequel vous travaillez, il est toujours une tâche, un événement qu'on redoute plus que les autres. Je suis certain que dans des lieux plus complexes, il s'agit des terroristes, des tueurs en série ou des règlements de comptes entre gangs, mais pour le shérif de l'Ouest, c'est toujours le corps abandonné. Le comté de Sheridan, au nord, a deux cas irrésolus, et celui de Natrona, au sud, en a cinq ; il y a encore vingt-huit minutes, nous n'en avions aucun. Et tout à coup, vous voilà planté à côté d'une route qui n'a qu'un numéro, avec une victime, pas de papiers, pas de scène de crime, pas de suspects, rien.

Je sortis de la voiture de patrouille de Rosey et saluai d'un signe de la tête Chuck Frymyer et Double Tough, mes deux adjoints chargés de la partie sud du comté.

— Walt. Elle est là-bas, de l'autre côté de la crête.

Nous descendîmes en direction des énormes botteleuses en bordure d'une conduite géante. Le lieutenant Cox, le

commandant de la division de la patrouille de l'autoroute, était debout à mi-pente, tourné vers le fossé au bord de la route, avec deux de ses hommes, qui étaient encore en train d'écrire dans leur carnet. On était près de leur autoroute, mais c'était mon comté.

— Salut Karl.

— Walt.

Il désigna d'un mouvement du menton une des grosses machines à côté de laquelle deux vieux cow-boys étaient assis, l'un portant un antique chapeau de paille, l'autre une casquette marquée Rocking D Ranch.

— Tu connais ces messieurs ?

— Ouaip.

En me voyant, ils se levèrent comme un seul homme. Den et James Dunnigan étaient deux ranchers assez misérables du coin de Bailey. James était un peu neuneu, et Den était tout simplement méchant.

— Comment ça va, James ?

Den plissa les yeux et prit la parole.

— On a fauché y a deux jours, et elle était pas là...

James l'interrompit.

— Hé, Walt.

— Qu'est-ce qu'on a ?

Je me dis que les hommes de la patrouille de l'autoroute avaient déjà pris leurs dépositions, mais que je leur donnerais volontiers une occasion de raconter à nouveau leur histoire avant d'aller plus loin.

— J'leur ai d'jà dit.

Den tendit le bras vers les agents. La journée avait probablement été longue, on était en toute fin d'après-midi, un samedi, et il avait clairement l'impression d'avoir été retenu bien assez longtemps.

— Dis-moi.

Je gardai un ton léger mais m'assurai néanmoins que mon injonction n'avait rien d'une question. Frymyer avait sorti son calepin et gribouillait déjà.

James poursuivit d'une voix calme, faisant de son mieux pour se concentrer sur la situation présente.

— On bott'lait et on est tombés sur elle.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

Il haussa les épaules.

— Arrêté l'engin et appelé le 911.

— Vous vous êtes approchés du corps ?

— Non.

— T'es sûr ?

— Ouaip.

Je lançai un coup d'œil à Den, qui clignait beaucoup trop des yeux.

— Den ?

Il haussa les épaules.

— J'suis allé jusqu'au bord de la conduite et j'ai braillé. (Il cligna à nouveau.) J'me suis dit que p'têt' elle dormait. Puis j'ai vu qu'elle respirait pas.

Je demandai à Den de me montrer le chemin exact qu'il avait emprunté, puis je battis en retraite avec mes deux adjoints jusqu'au sommet de la conduite, où personne n'était probablement allé. Je me baissai en prenant une position de chasseur aux aguets et tendis l'oreille pendant que Cox renvoyait les frères Dunnigan chez eux.

Je me tournai vers Chuck.

— Tu sais ouvrir une botteleuse ?

Le bouc Vandyke blond cendré me répondit par un sourire.

— Depuis que je suis né.

— Va donc ouvrir celle-là pour en vérifier le contenu, puis éventre les deux dernières bottes en direction du nord. Si elle était en train de marcher ou de courir pour échapper à quelqu'un, elle a peut-être perdu son sac à main ou autre chose en cours de route.

Frymyer ne dit rien pendant un moment, et je le regardai.

— Tu as besoin d'aide ?

Il lança un coup d'œil en direction des bottes d'une tonne.

— Oui.

Je me tournai vers Double Tough, et il s'en alla avec Chuck.

La lumière était encore très vive – c'était comme ça pendant l'été, si loin vers le nord – et on voyait très nettement l'endroit où la jeune femme avait vécu les derniers instants de sa vie. Ses vêtements étaient plutôt provocants, une jupe courte, un dos nu rose et pas de chaussures. Ses longs cheveux noirs étaient étalés et mêlés à l'herbe – ils avaient été ébouriffés par le vent si fréquent du Wyoming – et sa délicate morphologie osseuse était bien visible. Ses yeux étaient fermés, et on aurait pu croire qu'elle était endormie s'il n'y avait pas eu la coloration bleue de son visage et un œil enflé, ainsi que l'angle que formait son cou, qui avait été visiblement brisé.

J'écoutai Cox se rapprocher et s'accroupir à côté de moi.

— Tu cherches à maigrir ?

— Ouaip, je vais tous les jours à la salle de sport avec Cady.

Il hocha la tête.

— Comment va-t-elle ?

— Elle va bien, Karl. Merci de prendre des nouvelles. Au fait, en parlant de Cady, est-ce que tu veux bien demander à Rosey de contacter notre bureau et leur dire de faire savoir à Cady que je ne rentrerai pas ce soir ?

— OK. (Il repoussa son chapeau vers l'arrière.) La division des enquêtes criminelles est en route. Je crois que tu vas avoir droit à la Vilaine Sorcière de l'Ouest en personne.

Je hochai la tête. T.J. Sherwin cherchait toujours une bonne raison de venir dans les montagnes en été. Le lieutenant arracha une herbe de la prairie dont il colla l'extrémité dans sa bouche.

— On a inspecté les environs jusqu'à Casper, Walt. Pas le moindre véhicule abandonné. (Il lança un coup d'œil à mes adjoints.) Tes gars vont vérifier la botteuse ?

— Ouaip.

— Bien. Les miens, ils ne sauraient pas de quel côté regarder. (Il examina le corps de la jeune fille morte puis leva les yeux vers moi.) J'ai des hommes qui sont partis enquêter

CRAIG JOHNSON

dans tous les restaurants chinois de Sheridan, Casper et  
Gillette pour voir si quelqu'un n'aurait pas disparu...

— Te fatigue pas. (Je me passai une main sur le visage.)  
Elle est vietnamienne.